

La naissance dans le Québec traditionnel

Anne-Marie Desdouits

Numéro 32, hiver 1993

Regards sur l'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desdouits, A.-M. (1993). La naissance dans le Québec traditionnel. *Cap-aux-Diamants*, (32), 14–17.



Le baptême.
The Christening.



La naissance dans le Québec traditionnel

Dans le Québec traditionnel, la naissance d'un enfant est émaillée de croyances de toutes sortes. C'est ainsi que, pendant sa grossesse, la femme ne peut porter de collier, se toucher le corps lors d'une envie subite ou sortir, tout simplement, de peur qu'un «quêteux» lui jette un sort. Sainte Marguerite, priez pour nous!

par Anne-Marie Desdouts

Dans les heures qui suivent la naissance, le nouveau-né est conduit à l'église pour recevoir le baptême. Le parrain, la marraine, la porteuse et le père assistent généralement à cette cérémonie qui fait de l'enfant un nouveau membre de la communauté paroissiale. (Carte postale Canada français — 1200 — 12. Illustration d'Edmond J. Massicotte. Collection Yves Beaugard).

L'ATTENTE ET L'ARRIVÉE D'UN ENFANT DANS UNE famille provoquent toujours beaucoup d'émotion. De nos jours, la mère est suivie tout au long de sa grossesse et les risques inhérents, tant pour l'enfant à naître que pour la mère, n'ont aucune commune mesure avec ceux encourus à l'époque de nos grands-parents. De multiples précautions étaient donc prises, précautions tant médicales que symboliques. On mettait toutes les chances de son côté pour que le bébé arrive en bonne santé et bien formé, et que l'accouchement se déroule le mieux possible. Cette «naissance physique» accomplie, l'enfant était alors reconnu

et intégré et dans la famille, et dans la paroisse, ce qui peut être considéré comme une deuxième naissance. Mais il s'agit cette fois de ce qu'on pourrait appeler une «naissance sociale».

La naissance physique

Dans le Québec traditionnel, encore majoritairement rural au tout début du xx^e siècle, tout ce qui concerne la naissance d'un enfant est secret et strictement féminin, et ce dès les premiers symptômes d'une grossesse.

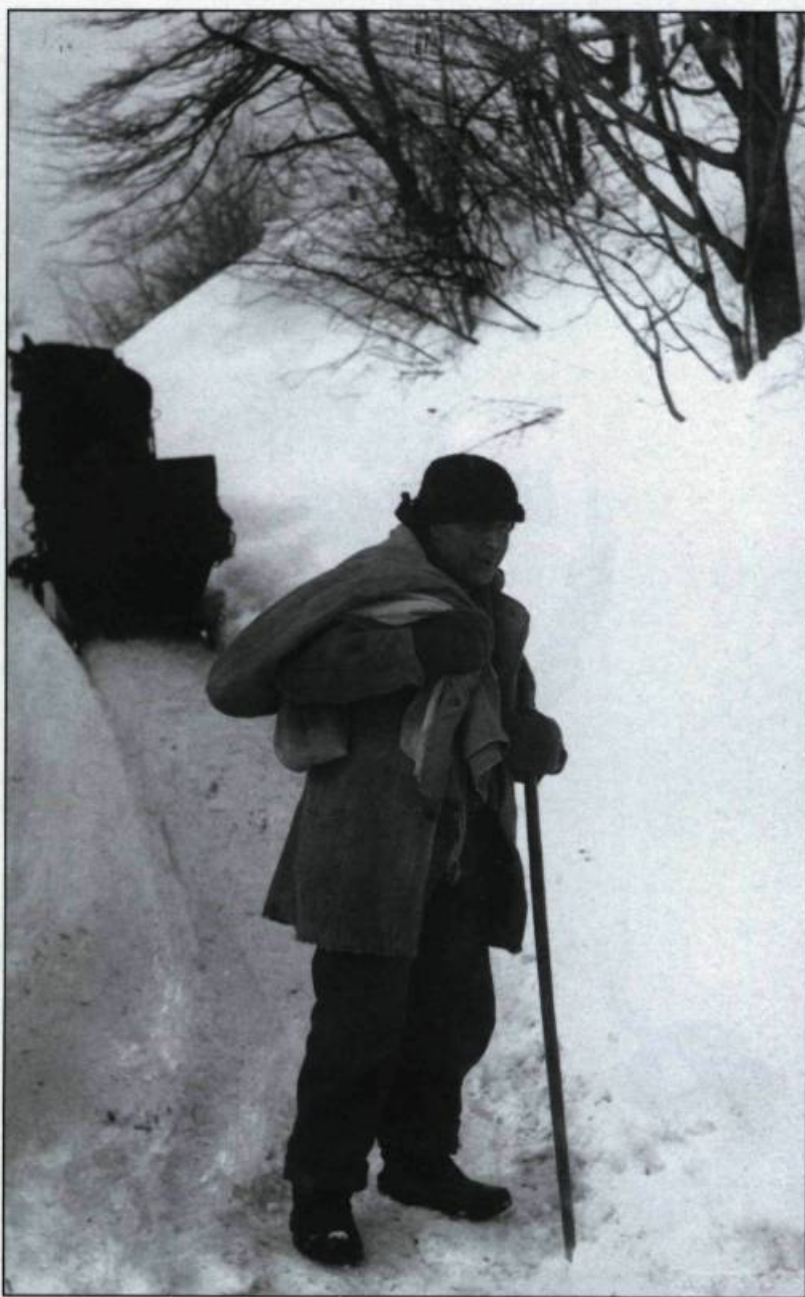
Secret pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que tout ce qui relève de la sexualité est tabou. Lorsqu'une femme «part en famille» dit-on, elle n'en parle généralement pas, si ce n'est à son mari; à la rigueur à sa mère, ses soeurs ou ses proches amies. Elle cache même longtemps les formes qu'elle prend par le port de vêtements amples, un grand tablier par exemple, qui dissimulent la rondeur de son ventre. Le secret est bien évidemment de rigueur envers les enfants qui ne l'apprendront qu'après l'accouchement, et d'une manière détournée; le plus souvent on leur dira simplement que leur mère «a acheté», que le médecin a apporté un bébé, qu'on a trouvé l'enfant déposé sur la

galerie par les «sauvages», ou encore que ces derniers sont venus eux-mêmes l'apporter mais qu'ils ont, par la même occasion, battu la mère avant de partir.

Les croyances populaires incitent aussi à cette atmosphère secrète. Ainsi, on ne dissocie pas le corps de la mère et celui de l'enfant qu'elle porte: tout se passe comme si le corps de la mère était celui de l'enfant. Il ne faut donc pas s'étonner de cette croyance qui veut que le bébé se trouve automatiquement marqué par tout ce qui concerne sa mère durant la grossesse; son corps en portera les stigmates.

C'est pour cette raison que la femme évitera certains gestes qui en temps normal sont quasiment automatiques: elle ne se touchera pas le corps lors d'une envie subite, de fraises par exemple, car le nouveau-né risquerait de porter une tache de naissance — rappelant en l'occurrence une fraise — sur son propre corps, à cet endroit précis; elle veillera aussi à ne rien mettre autour de son cou, pas plus un collier qu'une aiguillée de fil de crainte que le bébé ne meure à la naissance, étouffé par le cordon ombilical enroulé autour de son cou. De plus, la religion populaire est tout imprégnée par les pouvoirs du démon, constamment aux aguets. Ainsi, toujours selon cette croyance en la fusion des deux corps, le démon ne peut s'attaquer à l'enfant que s'il s'attaque à la mère; à moins d'en parler et de lui donner par conséquent une vie propre. On évitera donc de parler de l'enfant à naître car c'est alors lui donner existence, c'est donner au Malin une emprise sur un petit être sans défense. Proie d'autant plus facile qu'il est encore dans les limbes; c'est le baptême qui en fera un enfant de Dieu et le protégera du Malin. C'est encore ce même souci de protection de l'enfant qui fera qu'une femme enceinte évitera de sortir; particulièrement dans les derniers temps où sa grossesse, plus apparente, la rend davantage exposée aux peurs qui peuvent lui être faites ou aux sorts que quelqu'un peut lui jeter, un quêteux par exemple.

La mère aussi court des risques, lors de l'accouchement notamment: beaucoup de femmes meurent en couches ou des suites de l'accouchement, des fièvres puerpérales par exemple. Aussi demandera-t-on protection à Dieu, mais plus facilement encore à ses saints, plus proches des mortels. C'est ainsi que beaucoup de femmes porteront durant toute leur grossesse une ceinture de toile, appelée ceinture de sainte Marguerite, protectrice des femmes enceintes, qui, conformément aux rites de contact, assurera la protection de la mère et de l'enfant durant la grossesse mais à qui on demandera surtout de veiller au bon déroulement de l'accouchement pour que ne survienne aucune complication risquant d'entraîner la mort de l'un ou de l'autre.



La mise au monde d'un enfant

Lors de l'accouchement, l'exclusion des hommes est extrêmement courante: ils sont envoyés dans une pièce adjacente, voire dans la grange, et il faudra bien souvent un événement exceptionnel, une tempête de neige par exemple, pour que leur présence soit indispensable. Quant aux enfants, ils sont généralement envoyés chez le voisin le plus proche. Pendant très longtemps à la campagne, dans les rangs notamment, c'est à une femme experte, la sage-femme du village, que l'on a fait appel. Appelée «marcheuse» au Lac-Saint-Jean, «pelle à feu» dans le bas du fleuve, ou tout simplement aide au médecin, on l'envoie chercher dès les premières douleurs; c'est elle qui pratiquait les

Afin d'assurer la protection de son enfant, il était recommandé à la femme enceinte de rester chez elle. Elle évitait par exemple de croiser un quêteux jeteur de mauvais sorts. («Le quêteux de la Côte de Beaupré», vers 1890. Photographie: Jules-Ernest Livernois. Collection Yves Beaugard).

accouchements, assistée de la mère de l'accouchée, une de ses soeurs ou une voisine si celle-ci n'a pu se rendre au chevet de sa fille. Dans les villages, la présence du médecin sur place a incité les familles à faire appel à lui bien plus tôt que dans les rangs, mais le problème financier entraînait cependant partout en ligne de compte et on envoyait alors chercher la sage-femme. Il reste que même lors du recours au médecin, la sage-femme était présente et aidait celui-ci durant tout l'accouchement.

de la famille, de leur mère en particulier lorsque cela était possible. On connaît bien la sage-femme et on lui fait confiance. Les femmes présentes font chauffer de l'eau, préparent le lit de la mère, encouragent l'accouchée et lui prodiguent des conseils; ce sont elles aussi qui laveront l'enfant et la mère, feront disparaître toute trace de linge souillé et veilleront à ce que tout soit propre avant que le père entre pour voir sa femme et son bébé qui reposent. C'est l'hospitalisation qui fera de l'accouchement un événement médical, pris en charge non plus par la famille mais par des personnes qui n'ont aucun lien affectif avec l'accouchée. Si l'accouchement présente des difficultés et que la vie de l'enfant se trouve menacée, le médecin, ou bien la sage-femme ou encore le père, procède alors immédiatement au baptême; le complément du baptême se fait par la suite à l'église.

La naissance sociale

En tant que nouveau membre de la famille, elle-même cellule de la communauté villageoise, l'enfant doit maintenant être reconnu et intégré. C'est le choix du prénom, le choix d'un parrain et d'une marraine et la cérémonie du baptême qui feront de lui un membre à part entière de ces deux communautés.

Prénommer un enfant

Autrefois c'est au baptême que, partout, on nommait l'enfant. La mortalité infantile étant relativement forte, on redoute que le nouveau-né meure avant d'avoir été fait enfant de Dieu; aussi celui-ci se déroule-t-il très tôt après la naissance, si possible dans les heures qui suivent. Le baptême sert d'ailleurs d'acte de naissance car, jusqu'à récemment, le seul état civil existant était religieux. Le choix du prénom n'était pas dû au hasard. Le plus souvent le premier prénom renvoie à la nouvelle appartenance de l'enfant à la communauté chrétienne; en tant que membre de l'Église, il s'appelle donc Joseph ou Marie, selon le sexe. Les autres prénoms l'inscrivent dans la grande chaîne familiale, dont il forme maintenant un maillon, et seront généralement en rapport avec les parents — particulièrement en ce qui concerne le dernier prénom des aînés, tant la fille que le garçon —, les grands-parents ou le parrain et la marraine, dans le cas des autres enfants. Ce dernier prénom pourra cependant relever tout autant de la mode que du hasard, par exemple le nom du saint du jour. Prénommer un enfant avait donc une profonde signification sociale.

Les parrain et marraine

Le choix des parrain et marraine n'était pas non plus le fruit d'un hasard et avait lui aussi une profonde signification sociale. Choisir un parrain et une marraine est beaucoup plus qu'une marque



A cette époque, les femmes doivent faire face à plusieurs risques au cours de leur grossesse et au moment de leur accouchement. Plusieurs se placent alors sous la protection de Dieu et de ses saints, en particulier sainte Marguerite, patronne des femmes enceintes. (Bois gravé, début du XIX^e siècle. Musée des Arts et Traditions populaires, Paris).

À la campagne et même dans bien des familles en ville — en fait jusqu'à l'avènement de l'hospitalisation obligatoire, c'est-à-dire dans les années 1950 — beaucoup de femmes ont préféré accoucher chez elles. Dans la chaleur du foyer, elles sont entourées de la présence rassurante des femmes

d'amitié ou un simple honneur. En tant que parents substituts de l'enfant, ceux-ci s'engagent à prendre en charge la vie sociale de leurs filleuls, à pourvoir à leur éducation si besoin est, particulièrement en cas de malheur survenant aux parents biologiques. Même si ce n'est pas général, le choix se porte, dans le cas des aînés, sur les grands-parents paternels s'il s'agit d'un garçon, maternels pour l'autre sexe. On demandera ensuite aux frères et soeurs des parents en respectant généralement l'alternance et le rang d'âge, puis, surtout dans le cas de «grosse famille», aux propres frères et soeurs du nouveau-né. Pendant très longtemps et dans nombre de familles, en particulier lorsqu'elles habitaient dans des endroits relativement éloignés du village, il existait ce que l'on peut appeler «le culte du voisin». Les voisins immédiats avaient alors quelquefois plus d'importance que les oncles et tantes car l'aide réciproque que se fournissaient ces familles était constante. Aussi n'était-il pas rare qu'après les grands-parents ce soit eux qui soient «dans les honneurs».

La cérémonie du baptême qui fera de l'enfant un nouveau membre de la communauté paroissiale peut alors avoir lieu. Y assistent généralement le père, mais pas toujours au grand dam de l'Église qui ne manque pas d'exprimer alors son mécontentement, ainsi que les parrain et marraine. Quelquefois la famille fait appel à une personne autre qu'une parente pour porter l'enfant: la sage-femme, la fille engagée ou une femme qu'on veut honorer. Mais la présence de cette porteuse n'était pas de règle et dépendait surtout des familles et des villages. Par contre, le port par l'enfant d'un trousseau de baptême, toujours très beau, était de règle. Généralement fabriqué par la mère, la grand-mère ou une soeur de la mère pour la naissance du premier enfant de la famille, il servira par la suite aux autres enfants de la maison. Il arrivait quelquefois que ce trousseau soit transmis de la mère à sa ou ses filles, mais c'était souvent fonction de l'état des vêtements. Le trousseau de baptême avait donc une très forte signification familiale.



Dans le Québec traditionnel, tout ce qui touche la naissance reste un sujet tabou. On dira par exemple aux enfants que la cigogne est passée pour expliquer qu'ils ont un nouveau petit frère ou une nouvelle petite soeur. (Carte postale, vers 1908. Collection Simon Beaugard).

À la fin de la cérémonie, avant de revenir à la maison pour une collation offerte par les parents, le bedeau sonnera les cloches de l'église paroissiale au prorata de la somme versée par le parrain qui, en tant que second père de l'enfant, annonce ainsi à toute la communauté paroissiale qu'elle compte un membre de plus, un membre sur lequel elle estimera désormais avoir droit de regard. ♦

Anne-Marie Desdouits est professeure d'arts et traditions populaires à l'Université Laval



AU «CHANOINE KIR» même les prix sont sympathiques

Le seul véritable *bistro-restaurant* français de Québec jusque dans l'assiette!

Crème de Pois vert aux lardons & croûtons ▲ Velouté de Poireau au curry ▲ Jambon cru & salade de coeur de palmier ▲ Tartare de saumon frais en habit fumé ▲ Pot de rillettes *maison* ▲ Assiette de poissons fumés ▲ Mouseline de foies de volaille ▲ Escargots à la Bourguignonne ▲ Fricassée d'Escargots en Fillo ▲ Ris de Veau tiède en salade à la graine de moutarde ▲ Salade de Caille & de Foie au xérès ▲ Frisée aux lardons, oeuf mollet ▲ Camembert & Chèvre chauds & salade ▲ Tortellini aux légumes & fines herbes ▲ Cannelloni gratinés ▲ Linguini aux herbes fines & Poissons fumés ▲ Moules marinières, Poulettes ou façon «Chanoine» ▲ Escalope de Saumon au beurre léger d'érable ▲ Steak, frites, salade ▲ Bavette aux échalotes ▲ Coeur de Filet mignon poêlé à la crème de Porto ▲ Merguez d'Agneau grillées ▲ Tartare de boeuf ou de cheval ▲ Saucisse de Toulouse *maison* ▲ Longe d'Agneau rôtie ▲ Ris de Veau poêlés à la façon de Florent Colombo ▲ Suprême de Canard de barbarie au poivre vert ▲ Choucroute Alsacienne ▲ Fromages variés ▲ Desserts *maison* ▲

LE CHANOINE KIR une vraie bénédiction pour la rue Cartier - 524-5303